



# LIVRES À LIRE



## CENT DANGERS

Caroline Merola. Montréal-Nord:  
Éditions Michel, 1986.

### Lynn Lapostolle

Au Québec, on compte encore sur les doigts de la main les femmes qui ont réussi à publier un album de bandes dessinées. Il me semble donc important de souligner dès le départ et pour cette raison les efforts des quelques femmes qui sont tout de même arrivées à se tailler une place dans un monde essentiellement masculin. Je sais bien: la bande dessinée, au Québec, ce n'est pas le Pérou pour les gars non plus. Mais leur situation est tout de même beaucoup plus avantageuse, ne serait-ce qu'en raison de l'évidente possibilité pour eux de faire de la bd. Ils n'ont à lutter ni contre les stéréotypes sexistes que le genre véhicule ni pour se tailler une place qu'on leur refuserait à cause de leur sexe.

Du côté des femmes, on retrouve entre autres le nom de Caroline Merola, qui a publié en 1986 son premier album: *Cent dangers*. Mais elle n'est toutefois pas une inconnue pour celles et ceux qui lisent (rient???) *Croc* puisque ses planches y sont publiées depuis déjà un bon moment.

Je voudrais le dire et le redire: *je trouve fort heureux que les femmes fassent de plus en plus de bd*. Compte tenu de la popularité grandissante de ce genre, compte tenu aussi de son impact, je ne peux qu'encourager une telle chose. D'autant plus que cette approche textuelle devra de toute évidence être mieux et plus intégrée à l'enseignement. Il ne suffit donc plus de faire l'analyse des manuels scolaires, il faut également s'attarder aux autres outils pédagogiques utilisés.

Sur la couverture arrière de *Cent dangers*, Pierre Huet souligne que "grâce à des gens comme Caroline Merola, le passage entre le quotidien et la fantaisie se fait par une autre sorte de carré magique (que le miroir traversé par Alice il y a plus de cent ans): une case de bande dessinée." En effet, la particularité de Caroline

Merola réside probablement dans sa façon de situer l'action dans le quotidien ou, peut-être, de vouloir transformer le quotidien en une aventure.

Plusieurs personnages se côtoient, mais celles autour de qui le plus grand nombre d'intrigues se déroulent sont sûrement Nora et Line. Ni super-héroïne, ni super-femme, l'une est curieuse, l'autre pas. Plusieurs femmes donc, malheureusement pas toutes particulièrement brillantes, qui choisissent trop souvent à mon avis de régler les situations en s'effaçant — comme cette jeune fille qui a peur de traverser seule un parc et qui "règle" la situation en disparaissant sous un tas de vêtements — ou en portant tout le ridicule de la situation — comme cette jeune femme qui confie à un ami rencontré dans l'autobus qu'elle a changé son numéro de téléphone parce qu'elle recevait des appels "d'abrutis qui faisaient des blagues idiotes", mais qui le crie à tue-tête au plus grand plaisir de tous les hommes qui se trouvent autour d'elle. Je pense que l'idée de rire de soi est saine et mérite d'être encouragée; par contre, ce que je lis dans "Un drôle de numéro," c'est que les femmes sont victimes d'appels obscènes et que le poids du malaise repose sur elles. Elles doivent rester dans l'ombre afin de ne pas "réveiller" les instincts des profiteurs: regardez les visages et lisez les pensées des hommes assis dans l'autobus, vous comprendrez qui porte le ridicule de la situation... Pourtant, pourtant, ce que toutes ces histoires racontent, c'est effectivement le quotidien au féminin, ce qui est en soi à souligner. Les personnages sont généralement conscients du danger directement relié à leur condition: la jeune fille qui a peur dans le parc le soir, la jeune femme qui a reçu des appels "d'abrutis", la mère de famille qui se retrouve dans une maison en compagnie d'un barbu qui l'effraie, Line qui crie parce qu'un inconnu la force à monter dans sa voiture. Une production qui montre ces aspects de la réalité peut difficilement être joyeuse, mais elle n'a pas non plus à reproduire les stéréotypes sexistes que la société réussit à perpétuer depuis si longtemps. Assez

tristement, *Cent dangers* renferme plusieurs de ces stéréotypes. Et ce n'est pas sans conséquences! Ainsi, lorsque l'intrigue accorde une place importante aux hommes, on rie de la situation et non d'eux.

En lisant une bande dessinée, on ne peut — et on ne doit — absolument pas faire abstraction de l'image. Ici, les images comportent un certain intérêt. J'avoue avoir particulièrement apprécié la première histoire, "Nuit blanche," dans laquelle le traitement de l'image m'a paru différent de la production courante: plus personnel. Et comme rien ni personne n'y est maltraité, il en résulte un texte de qualité. La mise en page en est aussi plus agréable, à mon avis, que dans le reste du livre. Par ailleurs, les plans utilisés dans l'album sont à peu près toujours les mêmes, et l'emplacement des bulles nous complique parfois l'existence. Certaines sont placées complètement au bas de la case, ce qui rend la lecture difficile. Une des idées de départ les plus intéressantes de l'album perd une partie de son intérêt parce que l'auteure a dû écrire à la fin de la bande ce que l'image aurait dû nous laisser deviner. L'effet désiré s'en trouve amoindri. L'idée avait beau ne pas être facile à rendre (il s'agit d'une robe à fleurs carnivores qui avale le haut du corps de la fille qui la porte), je pense qu'elle aurait mérité que l'auteure cherche à la passer par l'image seulement.

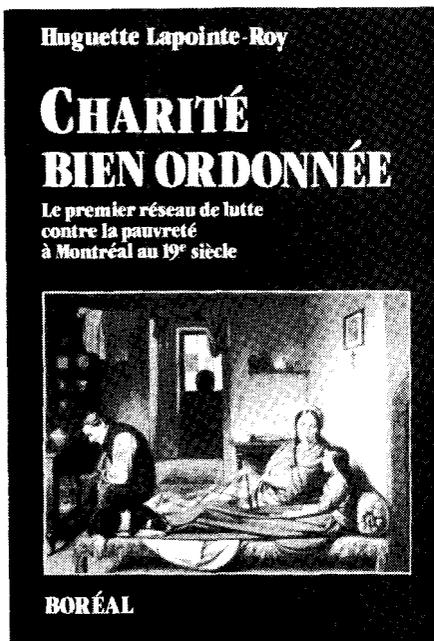
L'album contient aussi trois illustrations pleine page qui sont plus près de "Nuit blanche" que des autres histoires en terme d'images. D'ailleurs les cases de "Nuit blanche" sont plus grandes que celles de la plupart des autres et l'effet obtenu est fort différent. Il y a d'ailleurs dans certaines histoires plusieurs petites cases qui n'apportent rien à la lecture. Dans certains cas, on peut même questionner leur présence au strict plan de la logique.

Il me semble pouvoir constater une certaine progression dans le dessin entre 1983, année de réalisation indiquée des premières planches, et 1986. La technique s'est raffinée et c'est heureux car

l'auteure nous offre alors une production intéressante et fort valable.

Dans un tout autre ordre d'idées, je trouve dommage que la correction de texte et d'épreuves de l'ouvrage n'aient pas reçu plus d'attention. L'album contient en effet des fautes de grammaire, des erreurs typographiques et des mélanges des deux: "Allez vous bien ma belle le madame"!

Je pense qu'il est raisonnable de se demander s'il y a un lien entre la représentation qu'une bédéiste fait des femmes et le monde d'hommes dans lequel elle travaille. Je ne tiens aucunement à ce que Caroline Merola porte le poids de la moitié du monde sous sa plume, mais je cherche volontairement et intentionnellement à questionner une pratique qui reflète l'idéologie dominante alors que celle-ci joue *contre nous*. Ici, la complicité s'établit avec les hommes et il y a trop d'occasions de rire des filles ou des comportements généralement attribués aux filles. Malgré tout Caroline, continue, je te sais pleine de bonnes intentions et bourrée de talent...



### CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Huguette Lapointe-Roy.  
Montréal: Editions Boréal, 1987.

### Madeleine Gariépy Dubuc

Huguette Lapointe-Roy vient de publier aux éditions Boréal un livre unique sur la situation des pauvres à Montréal, à cette époque. Unique par le sujet certes, mais aussi par les connaissances utilisées pour écrire cet essai tout en soulignant le

rôle, unique lui aussi, des femmes du XIXème siècle dans la lutte à la pauvreté.

Fait curieux, à la conquête les communautés de femmes n'auront aucune difficulté à se faire exempter de tout impôt, taxe etc. quant aux autres cela est moins clair semble-t-il?

Ce que faisaient femmes charitables et religieuses étaient au-dessus de tout soupçon et même un conquérant inamical devait s'incliner devant leur dévouement. C'est là une des dizaines de précisions que l'on trouve dans ce livre écrit avec une connaissance profonde du sujet traité.

Si Dickens en Angleterre et Zola en France ont décrit la misère dans les villes du XIXème siècle, chez nous au Canada, peu de choses ont été écrites sur ce sujet avant le livre "Charité bien ordonnée" tirée avec talent d'une thèse de doctorat, souhaitons que quelques unes de nos romancières s'en inspirent. A moins que l'auteure elle-même, ne soit tentée par ce nouveau défi.

Les analyses de Jean Basile dans *La Presse* et de Marie Laurier dans *Le Devoir* étaient très élogieuses, soulignant la nouveauté du sujet et la qualité du travail que représente une telle entreprise; car c'en est une que de faire revivre tout un passé Montréalais occulté par nos écrivains d'alors pour lesquels le village et les commentaires de Lord Durham étaient seuls dignes d'intérêt.

Il est abondamment question des immigrants irlandais, de leur état misérable et de la générosité de l'accueil qui leur fut fait et dont les premières générations furent reconnaissantes mais que par la suite ils oublièrent et devinrent un facteur d'assimilation de façon même agressive.

J'ai lu quelque part le récit d'un bateau transportant des immigrants irlandais atteints du choléra et qui ne put entrer dans les ports de Boston et New-York, non plus que de Halifax. Enfin c'est à Montréal qu'on finit par accueillir ce bateau et soigner leurs malades. Si ce récit est véridique pourquoi les Montréalais l'ignorent-ils?

Quant au dévouement des femmes de Montréal pour tous les malheureux de leur ville, il se doit d'être souligné comme cela est présenté dans "Charité bien ordonnée" où sont ressuscitées les figures d'Angélique Cotté qui fonda les "Dames de charité" en 1827, de Marie-Amable Viger qui dirigea l'Orphelinat catholique de 1841 à 1854 enfin de Mélanie Cherrier qui lui succéda de 1854 à 1857.

Car si les Messieurs de St-Sulpice furent les principaux donateurs de fonds, d'aide et de soutien de toutes sortes, il ne faut pas oublier premièrement qu'ils

étaient propriétaires de trois seigneuries et responsables de la première, longtemps seule paroisse: Notre-Dame et deuxièmement qu'ils s'appuyèrent sur les congrégations religieuses féminines.

De celles-ci, Huguette Lapointe-Roy écrit: "Des deux communautés religieuses féminines dont il sera question ici, la plus ancienne, celle des Soeurs Grises est associée au séminaire de Saint-Sulpice, l'autre né du travail bénévole de Madame Emilie-Tavernier-Gamelin est associée à l'évêché de Montréal."

La pauvreté était grande à cette époque où seule l'Eglise et non l'Etat s'efforçait de remédier aux besoins les plus criants. Diverses influences permirent de développer une réponse plus au moins adéquate aux défis sociaux du siècle de l'industrialisation. L'Etat se contentant de permettre l'exemption de taxes et d'impôt aux institutions charitables.

Plus qu'ailleurs, on chercha à combattre l'émigration vers d'autres lieux plus cléments mais l'attrait des Etats-Unis était irresistible pour plusieurs qui ne trouvaient ni travail ni terres à cultiver.

Car cette pauvreté que l'on retrouve à chaque page de l'oeuvre d'Huguette Lapointe Roy avait beau être combattue de leur mieux par les Eglises, elle restait toujours présente d'une génération à l'autre dans un climat rude et avec une industrialisation très lente et ne correspondant pas aux poussées démographiques, tant et si bien que le XIXème siècle vit bien des gens prendre le chemin, de l'exil. Exil tragique parfois et toujours accompagné de déchirements et de regrets.

**Help BREAK  
THE PATTERN  
OF POVERTY**

Please contribute to:

**USC** **Canada**

56 Sparks  
Ottawa  
K1P 5B1

(613) 234-6827